Revue Action

Préface de l’éditeur (+ notes de l’éditeur en fin de texte de $1$ à $11$)

Ivanne Rialland

La revue Action, fondée en 1919 par deux jeunes gens avec leur prime de démobilisation, Florent Fels (né en 1893) et Marcel Sauvage (né en 1895), compte douze numéros parus de février 1920 à mars-avril 1922. Elle a fait l’objet d’une réimpression chez Jean-Michel Place en 1999, qui comprend un index des noms, des ouvrages et des revues et journaux, ainsi qu’un long et très précieux article de Walter G. Langlois, « Action : témoignage d’un courant oublié de l’avant-garde (1920-1922) » (p. IX-XL) et un texte de Georges Gabory, « Florent Fels. Une revue d’avant-garde en 1920 » (p. XLI-XLVII). Walter Langlois décrit avec précision le parcours intellectuel de Florent Fels$1$ jusqu’à la fin d’Action et l’évolution de la revue.

Marcel Sauvage et Florent Fels, qui se sont sans doute rencontrés à Paris au foyer anarchiste individualiste tenu par Maurice Wullens, contribuent tous deux au journal anarchiste La Mêlée dirigée par Chardon. Ils ont l’idée dès 1918 de créer une revue où ils pourraient développer à loisir leurs idées : la prime de démobilisation leur permet de réaliser ce projet. Celui-ci est cependant retardé jusqu’au début de 1920, suite à divers aléas matériels. Le titre prévu, Cahiers individualistes, transformé en Action. Cahiers individualistes de littérature et d’art afin d’éviter la confusion avec les Cahiers idéalistes d’Édouard Dujardin, devient dès le numéro 2 Action. Cahiers de philosophie et d’art, sans doute dans le but de toucher un public plus large. La maladie de Marcel Sauvage, chargé de la partie philosophique et politique, explique en partie le caractère essentiellement littéraire et artistique de la revue, bien qu’Action publie régulièrement des articles d’inspiration anarchiste. Florent Fels, le directeur littéraire, s’occupe seul de la revue d’avril 1920 jusqu’en mai 1921, moment où Sauvage revient à sa direction et qu’y entre le peintre Robert Mortier. Celui-ci joue le rôle de mécène et finance la tournée de conférences organisée par Action en 1921$2$. La revue est ainsi l’organisatrice de divers projets durant ses deux années d’existence, dont des expositions et des collections, avec les éphémères éditions Action, puis la collection « Les contemporains » dirigée par Fels chez Stock. Celle-ci publie des œuvres d’auteurs modernes précédées d’une notice biographique et ornées d’un portrait. Y paraissent notamment Prikaz d’André Salmon avec un portrait par Sauvage, Le Cornet à dés de Max Jacob avec un portait par Picasso, mais aussi des textes de Cocteau, de Gide, de Mac Orlan, de De Curel, d’Élie Faure, de Carco. Stock, « l’éditeur des anarchistes$3$ », devient en outre le dépositaire de la revue à partir du numéro 8 en août 1921.

Notons que si l’illustration de la revue est soignée, ce n’est pas le cas de son texte, qui comporte nombre de coquilles. C’est d’ailleurs la raison qu’avance Max Jacob pour ne plus envoyer de poèmes à Florent Fels :

Ne doute jamais de mon amitié même si je ne donne plus rien à Action. Je t’avais supplié de m’envoyer des épreuves. C’est ton droit de ne pas me faire ce plaisir, mais c’est mon droit de ne plus rien t’envoyer.

« Peste » au lieu de « Perse » ! tu vois l’effet$4$ !!

L’anthologie donnée ici ne propose que les textes de critique littéraire et théâtrale, à l’exclusion des textes de création, très abondants, des articles politiques, de la critique d’art ou musicale. Il en résulte bien sûr une réduction considérable, d’autant que la part de la critique littéraire est relativement faible. Elle se compose cependant de textes d’un grand intérêt, tels les textes de Malraux sur Lautréamont et Gide, ou les chroniques d’André Salmon qui font entrer dans cette jeune revue l’écho de la génération symboliste et moderniste. Les recensions, abondantes, permettent également de saisir, à travers les choix mais aussi les exclusions, les valeurs que défend la revue, certes éclectique, mais d’un éclectisme qui correspond à une certaine vision de la modernité. La comparaison avec les recensions de La Nouvelle Revue française, par exemple, le fait apparaître. Pour l’année 1920, seuls dix titres sont recensés par les deux revues — chaque fois de façon comparable, qu’il s’agisse d’éloge ou de blâme — et dans six cas sur les dix, les recensions sont le fait de Roger Allard, l’un des rares écrivains de La Nouvelle Revue française qui trouve grâce aux yeux d’Action. Trois autres sont dues à Breton, qui fait l’éloge des Chants de Maldoror, à Mac Orlan, qui fait celui de La Négresse du Sacré-Cœur de son ami Salmon et à Jules Romains, qui loue L’Œuvre des athlètes de son ami Marcel Duhamel. Enfin, Thibaudet fait l’éloge d’Évidences de Lucien Daudet. À l’inverse, les recensions d’Action montrent son appartenance à un réseau de revues pacifistes issues de la guerre, qui publient de la publicité dans ses pages — à côté bien souvent des recensions disposées en colonnes — et avec lesquelles Action partage nombre de collaborateurs. Ce réseau de revues donne son caractère international à Action, qui recense des revues belges, italiennes, allemandes, yougoslaves, espagnoles, anglo-saxonnes ou russes, aux sommaires desquelles on retrouve des noms familiers, et notamment celui de Fels, qui contribue par exemple à la revue Kunstblatt de Paul Westheim, ou Salmon, qui collabore à la revue belge Signaux.

Si la revue ne pose guère de programme hormis une ouverture aux œuvres novatrices — et ce encore tardivement, dans le numéro 4 de juillet 1920 — on trouve pourtant autour de Florent Fels deux groupes principaux d’écrivains : les anarchistes et pacifistes qu’il a pu rencontrer dans l’entourage de Wullens, et les écrivains modernistes que lui a présentés son ami Max Jacob — Salmon et Gabory, notamment. Le réseau anarchiste est particulièrement présent au début de la vie de la revue. Les recensions de Renée Dunan dans les numéros 2 et 3 font la part belle aux amis de Maurice Wullens et de Romain Rolland. Elle fait ainsi l’éloge de l’anthologie Les Poètes contre la guerre, écrivant : « Une belle et savante anthologie où j’ai retrouvé les noms de nos amis$5$ », citant, entre autres, René Arcos, Louis de Gonzague Frick, Marcel Martinet, Jean de Saint-Prix, Henriette Sauret ou Charles Vildrac, qui bénéficient ailleurs dans la revue de recensions élogieuses et, pour certains, y publient des textes.

Le numéro 2, qui publie à la fois un article de Dunan sur Han Ryner et un article de Henri Hertz sur Max Jacob permet ainsi à La Nouvelle Revue française de s’étonner de ce double patronage$6$, mais, esthétiquement, la revue se place plutôt sous l’égide de Max Jacob et d’André Salmon, qui participent à presque tous les numéros de la revue. Elle en reprend également la conception de l’avant-garde : « […] chacun de nous entendait pousser très loin, au-delà des limites aperçues, le plus ou moins de pensée qui le gouvernait tout entier. Mais personne ne songeait à l’institution d’une école et nous n’entendions diriger que nous-mêmes. […] Nous étions terriblement individualistes$7$ », écrit ainsi André Salmon en rappelant la jeunesse du groupe de la rue Ravignan. « L’éloge de Landru » par Georges Gabory a certes des résonances anarchistes, mais la rubrique « Faits divers » qu’il tient à partir du numéro 8 témoigne de ce goût du merveilleux quotidien — ici horrifique — que partagent, dans des tonalités différentes, Salmon, Jacob et Apollinaire. Toutefois, Action est véritablement éclectique et accueille toutes les tendances modernes. Florent Fels, réagissant violemment à la matinée poétique Dada du 23 janvier 1920, organise une contre-manifestation le 29 février$8$ et publie un article de Gleizes très critique sur le mouvement dans le numéro 3 d’avril 1920, mais les recensions d’Action des périodiques de Picabia, de Littérature ou des recueils d’Éluard, de Céline Arnauld, de Ribemont-Dessaignes sont favorables et ces derniers participent à la revue.

À l’inverse, à l’exception de l’article que consacre André Malraux à Gide dans le dernier numéro, Action est très critique vis-à-vis de La Nouvelle Revue française. Fels écrit à propos de La Symphonie pastorale « Ah non ! La barbe ! Vous nous avez eu pendant trop longtemps$9$ » ou, dans le même numéro :

La Nouvelle Revue française. Malgré le jeune sang qu’elle s’est infusé, malgré Allard, Breton, Lhote, Paulhan, malgré la bouffonnerie sinistre commise par M. A. Gide qui parvint à rendre Shakespeare illisible et grotesque$10$, malgré les professions de foi et les articles-programmes, il ne reste de la revue qui vivait de l’âme ardente de Jacques Copeau rien, rien, rien$11$.

La droite de l’échiquier littéraire est, elle, pour ainsi dire absente des pages d’Action.

Action se fait en général l’écho des divers mouvements de l’avant-garde européenne. Le numéro 4 comporte un article sur l’expressionnisme par le luxembourgeois Pol Michels et un article du yougoslave Tokine sur le futurisme. Tous deux tâchent d’ailleurs de réaliser dans leur pays une synthèse de ces deux mouvements. La part prise par l’expressionnisme allemand dans Action est particulièrement frappante : si le Mercure de France reste, par exemple, attentif à la littérature allemande y compris durant la guerre, Henri Albert ne s’intéresse pas à l’expressionnisme. Dans les pages d’Action, Yvan Goll et Pol Michels, notamment, non seulement défendent les expressionnistes, mais font œuvre de traducteurs, permettant la publication dans le numéro 5 d’une « Anthologie d’écrivains allemands contemporains », qui est en réalité une anthologie d’écrivains expressionnistes.

Cette volonté de défendre un art novateur est tout à fait marquée dans les articles consacrés au théâtre. Action défend le Vieux-Colombier, publie un article d’Artaud sur l’atelier de Dullin et un long article de la future galeriste Jeanne Bucher sur Pitoëff. La participation du Suisse Paul Budry au numéro 10 de novembre 1921 permet au lecteur de découvrir le théâtre du Jorat fondé par René Morax. Dans ce numéro est également publiée la première chronique de Henri Colas, qui tiendra jusqu’à la fin la rubrique théâtrale. Il attaque là La Fraude, représentée au Vieux-Colombier : le soutien d’Action au théâtre de Copeau, s’il est net, n’est pas inconditionnel, et Florent Fels dans le numéro 5 peut à la fois affirmer que Copeau « est le seul directeur de théâtre qui unisse au souci du choix des pièces la nécessité de leur donner un cadre adéquat » et dire à demi-mot son peu de goût pour Cromedeyre-le-Vieil de Jules Romains.

Les textes portant sur les autres arts ne contredisent pas l’esthétique défendue par les textes de critique littéraire : la revue défend le groupe des Six, dont la pianiste Jane Mortier joue les œuvres lors de la tournée d’Action, et, en peinture et en sculpture, l’École de Paris : elle publie des articles sur Vlaminck, Kisling, Utrillo… Le numéro 7 de mai 1921 peut presque être considéré comme un « spécial Henri Rousseau », par l’article qui l’ouvre et surtout l’abondance des reproductions qui l’illustrent. Fait remarquable, Action publie plusieurs articles sur l’art nègre : des « Opinions sur l’art nègre » dans le numéro 3 d’avril 1920 et deux articles de Carl Einstein, dans les numéros 9 et 12, chaque fois abondamment illustrés. Les critiques d’art sont nombreux : écrivent dans Action Georges Duthuit, Waldemar-Georges, Maurice Raynal ou Théodore Duret, ami de la grand-mère de Fels, grand collectionneur qui a initié le directeur d’Action à l’art. Ainsi, alors que Marcel Sauvage dirige à la même époque d’autres périodiques anarchistes bien plus marqués politiquement, comme L’Un ou L’Ordre naturel, Fels débute là sa longue carrière de critique d’art, qu’il poursuit notamment à partir de 1923 aux Nouvelles littéraires, fondant ensuite L’Art vivant. La danse a également sa part dans la revue, l’un des rares articles de Fels, publié dans le premier numéro, portant sur la danse rythmique. La revue n’oublie pas enfin le cinéma, chroniqué par Céline Arnauld, mais aussi par Georges Duthuit, dont les chroniques, au ton souvent polémique, portent sur l’art, surtout, mais aussi sur le cinéma, la politique ou la littérature.

Action témoigne bien, comme le promet sa déclaration d’intention qui la clôt des numéros 4 à 7, d’un éclectisme de la modernité, méfiant vis-à-vis des écoles, mais attentif à tous les courants de l’avant-garde : Fels salue la jeune revue Littérature avant que Malraux ne dénonce le risque de systématisation de l’écriture automatique. André Germain peut ainsi s’exclamer : « Apollinaire est mort : Breton l’a tué » (Action, n° 4, juillet 1920, p. 24). Il ne faut pas attendre longtemps en effet après la fin d’Action pour que Breton ne capte au profit du surréalisme l’héritage d’Apollinaire : le conflit avec Yvan Goll et Paul Dermée à propos du mot surréalisme est là symptomatique, les deux poètes revendiquant le terme en se plaçant sous le patronage d’Apollinaire tandis que Breton et son groupe affirment leur originalité en le redéfinissant. S’appropriant le mot, redéfinissant « l’esprit nouveau », les surréalistes recouvrent de la sorte, pour la postérité, cette modernité plus ouverte — mais moins cohérente — qui se propose dans les pages de ces petites revues de l’après-guerre.

Outre les sources mentionnées, nous avons recouru fréquemment pour établir ces notes à la base de données World Biographical Information System, au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, au dictionnaire biographique Bénézit, au Dictionnaire de biographie française de M. Prévost, J.-Ch. Roman d’Amat, et H. Thibout de Morembert et au Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français publié sous la direction de J. Maitron. Nous remercions également Mme Hélène Strub, bibliothécaire à l’Institut français d’histoire sociale, qui nous y a très gentiment accueillie.